**Quatrième conférence de VICTOR DEL ÁRBOL**

**« Le regard périphérique ou la genèse d’un écrivain »**

3 décembre 2019

Traduction : Carole Egger

Une de mes grandes amies et écrivaine espagnole Rosa Montero, dans son roman intitulé*L’idée ridicule de ne plus jamais te revoir*, écrit à propos de l’enfance « l’enfance est un lieu où l’on ne revient pas mais qui, en réalité, ne nous abandonne jamais ». Cette réflexion me paraît très juste et très sage comme l’est la définition que donne de l’enfance Gilbert Chesterton dans *Les Aventures formidables du Major Brown*: « L’enfance, cette époque bénie des dieux, où l’on peut entrer dans la peau d’un personnage imaginaire, être son propre héros, danser et rêver en même temps. » Pourquoi commencer cette quatrième et dernière conférence par ces citations ? Parce que je crois que ce qui est semé dans l’enfance conserve des racines profondes.

Dans le récit mythique construit à partir d’un réexamen du passé, j’ai coutume de dire que je voulais être écrivain depuis ma plus tendre enfance. J’ai répété cette fable si souvent que j’ai fini par m’en convaincre. Mais sincèrement, désormais, je n’en suis plus si sûr. Ce dont je suis sûr, en revanche, c’est de mon imagination, qui, dès mes premières années, me permettait de vivre plusieurs vies, toutes bien meilleures que celles que je vivais alors. Une image très nette et très précise me définit dans ces années de construction de mon identité, je suis assis sur le versant d’une colline qui sent les aiguilles de pin, de la résine de pins est restée collée à mon pantalon parce que j’ai grimpé à l’arbre pour attraper les pommes de pin. Tandis que je casse cette pomme de pin avec une pierre pour manger les pignons, (la faim fait partie de mon enfance), j’observe à mes pieds la ville de Barcelone qui commence à s’illuminer à la tombée de la nuit. J’ai six ou sept ans et je suis très inquiet, j’ai abîmé mon plus beau pantalon et je sais que ma mère va me punir, je ne doute pas qu’elle va être très dure. J’anticipe cette punition et je sais que je vais souffrir. C’est pourquoi, je retarde le moment de rentrer chez moi bien que je sache que cela ne fera qu’empirer les choses. C’est la peur qui me fait rester assis sur le versant de la montagne et c’est alors qu’il se passe quelque chose de merveilleux. Tandis que j’observe les lumières, les immeubles, la ville si lointaine et en même temps si proche, je commence à imaginer quelle doit être la vie de ces millions de personnes qui se trouvent là en bas, quelles histoires se déroulent derrière les fenêtres qui s’illuminent. J’invente leurs aventures, leurs désirs, leurs avatars, et je vais un peu plus loin, j’imagine que je suis l’un d’eux, que je vis en dehors de mon quartier violent, loin des baraques et des rats, des inondations et des voitures qui brûlent dans la nuit. Je peux être n’importe quelle chose, je peux être n’importe où. Et eux, ceux qui se trouvent en bas, ignorent que je suis comme un oiseau curieux qui les observe et les invente. Lorsque je m’en rends compte c’est déjà la nuit, un long moment a passé, mais la peur de ce qui m’attend chez moi s’est évanouie.

Des années plus tard, devenu un écrivain professionnel, – bien que je n’aime pas du tout cette dénomination – j’ai raconté cette anecdote à l’un de mes meilleurs amis, un homme bon et sage qui m’a toujours donné de bons conseils bien que je ne les suive pas toujours. Je venais d’être nommé Chevalier des Arts et des Lettres en France, j’avais été reçu par la Ministre de la Culture française mais c’est à peine si la presse espagnole avait mentionné le fait, par ailleurs si important pour moi. J’imagine que je me plaignais amèrement de cette culture réfractaire qui écarte comme suspect tous ceux qui, en Espagne, ne font pas partie d’une école esthétique, d’un lobby d’opinions ou d’un courant littéraire. J’en avais assez d’être étiqueté encore et encore écrivain de polar, écrivain mineur par ces groupes d’opinions. Mon ami m’a écouté patiemment et lorsque j’ai cessé de me plaindre, il a souri et m’a dit quelque chose que je n’ai pas oublié « Victor, tu es et tu seras toujours un homme périphérique, un écrivain périphérique comme cet enfant-là sur le versant de la colline ».

J’ai mis du temps à comprendre ce que cela signifie, à me rendre compte que c’est précisément là qu’est ma vertu, parce qu’en réalité au-delà du mythe biographique, qui suis-je ? qui est vraiment Victor del Arbol ?

À notre époque, l’image privée et l’image publique sont perpétuellement en conflit. Nous vivons au travers de ce que les autres construisent de nous, nous nous forgeons un personnage, – celui de l’écrivain, celui de l’intellectuel, – à travers les réseaux sociaux, à travers les opinions des autres et cette vérité devient univoque et unique. Peu de gens ont la volonté, le courage et le désir d’aller au-delà de ces apparences pour connaitre d’une personne la vérité vraie, toujours conflictuelle, la personne derrière le personnage. Lorsque je travaillais dans la police, c’était évident, tout le monde attendait de moi un comportement professionnel, que je sois capable de mettre une distance émotionnelle entre les faits et les sentiments que ces faits provoquaient chez moi. Personne n’était disposé à considérer que moi aussi j’étais une personne et non une machine, et que par conséquent tout ce que je devais affronter dans mon travail affectait ma vision de l’humanité, de la justice, du pouvoir, de la société. Je devais garder par devers moi mes opinions et mes sentiments.

Curieusement, c’est dans mes romans que non seulement on me permettait mais qu’en outre on exigeait de moi que je montre ces émotions, que je les fasse déborder, que je les explore. Dans mes premiers romans, alors que je travaillais encore dans la police, j’exprimais toutes les contradictions que j’accumulais intérieurement. Paradoxalement, il était évident pour tout le monde que je ne pouvais qu’écrire des romans policiers. C’est une supposition ridicule comme si on attendait d’un boulanger qu’il écrive des romans sur sa manière de faire le pain. Dans ces premiers romans, j’explorais ma vision périphérique de l’Histoire avec un grand H, la vision de quelqu’un qui a toujours été victime et témoin des évènements de son pays mais jamais protagoniste. Je parlais des grands thèmes qui m’ont toujours tenu à cœur : l’enfance volée, la maltraitance conjugale, la lutte ouvrière, le débat entre la mesquinerie et la dignité. Je versais alors dans ces premières pages des poèmes de l’adolescence, des lectures secrètes de Dostoïevski, de Camus, de Steinbeck, de Miguel Delibes, d’Hermann Hesse (ces écrivains étaient mes amis secrets, les plus fidèles, ceux qui me parlaient dans l’obscurité lorsque je lisais en cachette des livres que je ne comprenais pas toujours, à l’âge de 12, 13, ou 14 ans…), j’aspirais alors à l’absolu, à l’Art en mode majeur, aux grandes vérités...Mais j’étais seulement un policier qui écrivait des romans, un objet de curiosité, un type singulier issu de la Barcelone périphérique, invisible, ex séminariste, ex animateur de radio, ex globe-trotteur en Amérique Centrale. Par imprudence, par naïveté, plusieurs détails de ma vie antérieure furent peu à peu dévoilés, la vie dans mon quartier, les conflits familiaux, l’histoire de mes parents… Des anecdotes, rien que des anecdotes, avec un côté exotique, qui faisaient s’éloigner le vrai sens de ce que je voulais faire, de ce que je voulais transmettre. Durant des années, j’ai dû répondre à ce genre de choses et je crains de devoir continuer à le faire jusqu’à la fin de mes jours. Peu à peu et sans que je puisse l’éviter, le personnage était en train de manger l’homme, l’écrivain.

J’ai mis 15 ans et 8 romans avant de réussir à cesser d’être le policier qui écrit des romans pour être l’écrivain qui un jour fut policier. Tout n’est pas perdu. Mais cela a seulement été possible parce qu’à un moment, et je crois que ce moment a eu lieu lorsque j’ai été lauréat du prix Nadal pour *la Veille de presque tout*; j’ai cessé de fuir mon passé, mon enfance, et j’ai résolument entrepris la quête de l’homme et de l’écrivain que je suis. Cette dichotomie, cette question fondamentale, fuir quelque chose ou chercher quelque chose, a marqué un avant et un après dans mon œuvre.

En tant qu’auteur, je partage avec chacun de mes personnages le besoin de ne pas être conforme à ce que l’on attend de moi. Cette position de révolte vitale consiste à repousser systématiquement l’inertie des faits et l’inertie, beaucoup plus dangereuse pour un écrivain, du succès. Il était facile et tentant d’être cet écrivain de romans policiers, d’alimenter le personnage de mille vies vécues, d’oublier une fois pour toute cet enfant qui regardait depuis la colline un monde dont il ne ferait jamais partie. J’aurais pu succomber à la paresse et répéter la formule esthétique de *toutes les vagues de l’océan* ou de la *Tristesse du Samouraï*, des histoires qui m’ont donné une consécration internationale, refaire encore et encore le même livre jusqu’à me transformer en une caricature de moi-même… Et pourtant, je savais que je devais oser aller plus loin, pénétrer dans un monde plus glissant, plus dangereux, celui de l’intimité, celui des contradictions, celui de l’obscurité à peine égratignée par une griffure de lumière. Pourquoi une telle entreprise ? Simplement parce qu’un livre est une porte qui s’ouvre sur toutes les possibilités. Et celui qui ouvre cette porte et qui n’ose pas la traverser, trahit son talent et devient égoïste. Et la littérature est, au-delà de toute autre considération, un acte de générosité – de cette décision, de cet acte de générosité naissent des romans comme *Par-delà la pluie* ou des nouvelles comme *les Pigeons de Paris* (seulement publié en français) – un acte de générosité et un art en soi parce que le livre n’a pas toujours été un objet commercial de consommation massive.

Depuis les débuts de l’écriture, le livre a été associé à une connaissance presque sacrée réservée aux initiés, à tel point que, avant l’imprimerie, les copistes étaient considérés comme des artisans et des artistes extrêmement soigneux de leur travail et ils étaient très réputés. L’écriture en soi était un exercice artistique qui jouissait d’une grande considération, il suffit de voir par exemple l’art décoratif fabuleux des calligraphies dans les cultures orientales. En occident, *les livres des Sybilles* sont un recueil précieux d’oracles consultés par les prêtres à Rome, livre jalousement gardé et que seuls les dits prêtres pouvaient interpréter. Lorsque Luther décide de traduire en allemand la Bible, il transforme le monde chrétien occidental, c’est un acte politique de grande ampleur et c’est aussi un geste transcendant d’une grande portée car il en finit avec le monopole de Dieu de la part de l’Eglise romaine et il le confie à la société entière. Tout au long de l’Histoire, nous pouvons rencontrer beaucoup d’autres contextes culturels où le livre se réaffirme dans ses clés existentielles : la grande Encyclopédie et les Lumières, le traité politique de Machiavel, les poèmes de Dante, le Décaméron de Boccace… Le combat permanent de l’homme contre l’obscurité et l’obscurantisme, son désir de savoir, son aspiration profonde à la liberté individuelle et collective est fascinante. Les livres sont la chronique de cette lutte sans fin. Un des romans qui le démontre de la manière la plus émouvante est sans doute *Le Nom de la Rose* de Umberto Eco, roman philosophique, historique et pour sûr roman policier.

C’est cette vocation et cette passion, cette nécessité incomplète, qui me font aimer la lecture, celles-là mêmes qui me poussaient enfant à passer des heures dans la petite bibliothèque de mon quartier. Là où il n’y avait rien, il y avait des livres et ce fut là mon salut. Comme Jules Renard, quand je pense à tous les livres qui me restent à lire, j’ai la sensation que je serai heureux ; en revanche quand je pense à tous les livres qui me restent à écrire, une lointaine angoisse m’étreint car comme Gabriel Garcia Marquez, je pense moi aussi que l’écrivain a en lui un nombre déterminé de livres à donner au monde et qu’ensuite, le silence doit venir. C’est pourquoi chaque histoire que je décide de raconter m’importe autant, c’est à cause de cette expérience de la finitude que je choisis soigneusement les mots que je façonne sur un papier et je dis bien papier car j’écris mes romans à la main et je le fais parce qu’à travers cet effort manuel, je vois croitre le volume physique de cette accumulation de phrases, d’adverbes, d’adjectifs et je comprends l’ampleur de ma tâche.

Le proverbe dit que les mots sont emportés par le vent tandis que l’écrit perdure, c’est pourquoi je dois être fidèle à mon métier, cette maxime populaire scelle un pacte de fidélité entre l’écrivain et le lecteur et elle comporte une terrible responsabilité dont je suis conscient à chaque instant. La littérature peut présenter plusieurs visages en tant qu’expression maximale de liberté mais parmi ses nombreuses qualités, on ne trouvera pas l’innocence. Un livre sans intention n’est pas un bon livre et un écrivain sans cette intention, sans cette conscience de son métier, n’est pas un bon écrivain.

Bien évidemment, en tant qu’écrivain je suis conscient de ma subjectivité et je ne cherche pas à l’imposer, je prétends seulement la montrer. Je ne possède presque aucune réponse, je n’ai que des questions. Je me vois moi-même comme un miroir qui renvoie le reflet changeant du lecteur, je me contente de provoquer sa surprise lorsqu’il découvre dans mes livres des facettes de lui-même jusque-là inconnues, cet état de transcendance qui nous permet de nous voir depuis l’extérieur, depuis une vision périphérique, différente.

Je comprends et j’accepte la responsabilité qui m’incombe en prenant la parole non seulement en écrivant un livre et en étant lu mais également ici, en parlant devant vous, dans une interview à la télévision ou dans un article publié dans un journal. Et si je le fais, c’est parce que je crois qu’il y a quelque chose de positif dans cette démarche, quelque chose de nouveau qui peut constituer un apport pour les autres. Ce n’est pas un exercice narcissique contrairement à ce que l’on pourrait penser ; il s’agit d’atteindre une forme d’absolu à partir de l’humilité de celui qui ne sait rien et qui espère seulement comprendre. Accepter notre petitesse face à la grandeur est une position qui procure un grand bonheur, la certitude qu’une découverte nouvelle sera toujours au rendez-vous. Celui qui ne sait pas écouter ne peut pas apprendre et l’écrivain écoute les battements de l’univers.

J’ai eu l’occasion de dire qu’en tant qu’écrivain et en tant qu’homme, je cherche l’absolu. Les règles dans le chaos, la certitude dans l’incertitude, le possible dans l’impossible. Tout au long de mes cinquante ans, j’ai cherché cette lumière dans la religion, dans la justice des hommes, dans mes expériences de voyages de par le monde, dans l’amour, et dans la solitude, et dans la retraite, et je peux vous dire sincèrement que je n’ai que très partiellement approché cette vérité grâce à l’art, à la musique, à la peinture et bien évidemment grâce à la littérature. Que ce soit à travers un livre de fiction ou un essai, un livre d’histoire, de théologie, de sciences politiques, un recueil de poèmes, une pièce de théâtre, celui qui aime les livres sait trouver à chaque instant la voix qu’il a besoin d’écouter. Tout le monde n’a pas besoin de s’émouvoir jusqu’aux larmes lorsque Faulkner dit dans son roman *Tandis que j’agonise* : « Ma mère est un poison », tout le monde n’a pas besoin de clôturer la lecture d’*Ulysse* de Joyce, ni même de se sentir mal lorsqu’on n’a pas lu au moins les trois premiers chapitres du Quichotte… Et pourtant celui qui le fait trouve avec le temps une émotion qu’il est très difficile d’expliquer. Un livre non seulement déploie notre imaginaire mais construit notre regard face à nous-mêmes, les livres ne sont pas une partie extérieure à notre réalité, ils en font partie y compris de la réalité de ceux qui n’ont jamais lu un livre parce que leur vie est également imprégnée de récits. Je viens de dire que j’aspire à l’absolu, ce grave dessein contient mon propre échec en tant qu’écrivain. Je ne suis plus en compétition avec les autres écrivains, je n’aspire plus à égaler les grands maîtres, je ne prétends pas atteindre ce que nous pourrions considérer comme le succès, la reconnaissance, les ventes par millions. J’ai abandonné cette lutte depuis un certain temps lorsque j’ai compris que la seule chose que l’écrivain a dans les mains, c’est son œuvre, non ce qu’il en advient. Désormais, je ne lutte plus que contre mes limites, contre ma propre incapacité à accéder à cet absolu même si parfois je le perçois au détour d’une phrase, d’une image, d’un mot. Entre ma pensée et mon écriture, il y a une distance infinie que j’aspire, livre après livre, à raccourcir jusqu’au jour où cette fuite des idées et des émotions soit la plus infime possible. Peut-être est-ce cela l’honnêteté ? Peut-être consiste-t-elle à vouloir être le meilleur écrivain qu’on puisse être ?

*El niño flotaba boca abajo como una estrella de mar y las gotas de lluvia caían por millones sobre su cuerpo que se balanceaba dulcemente.* « L’enfant flottait à plat ventre comme une étoile de mer et les gouttes de pluie par millions effaçaient son corps qui coulait doucement. » On lit cette phrase dans le prologue de *Toutes les vagues de l’océan*, c’est sans doute l’image qui exprime le mieux mon univers narratif, une de ces rares illuminations dont j’ai parlé. Cela pourrait être une image banale, marquante, émouvante mais c’est beaucoup plus que cela.

Comprendre le monde dans ce qu’il a de plus sombre, descendre jusqu’à cette obscurité absolue, s’immerger dans la tristesse et explorer les territoires de la douleur, prendre la mesure de la cruauté humaine, chercher les racines de la souffrance… La littérature nous prend par la main et nous conduit au fond de la caverne, là où il n’y a que des ombres et un tiède reflet de lumière extérieure. Comme Platon, moi aussi je veux sortir dehors mais j’ai besoin de comprendre pourquoi nous sommes capables de construire notre propre prison, pourquoi nous choisissons les chaînes. Je sais que je peux descendre au plus profond parce que j’ai la conviction que, même dans l’obscurité la plus absolue, l’homme ne perd pas espoir. Je sais que nous sommes faits pour la vie et non pour la mort.

J’ai appris à m’orienter à travers l’ambiguïté et la contradiction de notre nature, à aller plus loin que la simple recréation de situations tragiques comme Conrad dans *Au Cœur des Ténèbres*. À travers mes livres, j’essaye de relire l’Histoire de l’Espagne franquiste, des blessures de la guerre, des dettes envers un passé qui ne passe jamais, je prends en compte la transmission de la faute de génération en génération, le mécanisme par lequel les utopies deviennent des dystopies, les bourreaux victimes et les victimes bourreaux. J’ai rendu visite dans mes romans à la Russie et à ses goulags, à la guerre d’Algérie, à la dictature argentine, à la dictature chilienne. Un monde de violences déchainées où la civilisation a disparu et où l’être humain apparaît libre du poids de l’éthique, de la légalité ou de la morale. Il ne s’agit pas seulement de montrer la violence institutionnelle ; la violence intime est également au cœur de mes livres qui scrutent sans pitié et sans concession les répercussions des tragédies historiques sur des hommes et des femmes ordinaires. Il n’y a pas de grands héros dans mes romans, on n’y trouvera aucun Achille. Tous sont mortels, tous se trompent, tous survivent et sont jugés, aucun de mes personnages n’est clairement bon ou mauvais, seuls les enfants morts demeurent innocents.

Le cœur de mes personnages chante la mémoire, l’oubli, le bonheur éphémère que nous devons préserver comme un miracle improbable. Parfois, ce bonheur est sensible dans les citations musicales, dans les tableaux qui apparaissent, au travers de citations d’œuvres de poètes comme Juan Gelman, Milton, Panero, Rimbaud, Machado, Lorca. L’art rend mes personnages meilleurs que ce qu’ils sont en réalité. Ces sujets ne sont pas originaux, je le sais. Il existe une longue tradition de romans réalistes d’après-guerre, et à partir des années 70 en Espagne, Vázquez Montalbán, Eduardo Mendoza, Ana María Matute, tous ces écrivains sont prolixes dans un genre qui parle de corruption, de crise d’identité, de cette espèce de bipolarité dont souffre la société espagnole, laquelle oscille en permanence entre la raison et l’instinct.

Dans la littérature, ce que nous racontons est essentiel mais la façon dont nous racontons une histoire est tout aussi importante. Au final, le mot écrit est notre outil, ce qui donne forme à l’histoire. La musicalité est pour moi décisive, le texte a besoin d’une certaine fluidité poétique. La poésie possède un rythme, une musicalité, qui s’avère être le lien entre l’auteur et le lecteur. Si le lecteur se laisse emporter par un texte, c’est grâce à cette musicalité. Je ne sais pas si la poésie console ou si elle fait encore plus mal… Pour moi, la poésie est le langage littéraire le plus exact. Mais il y a encore plus important : chez les poètes que j’ai lus toute ma vie, j’ai compris une chose : nous, les humains, devons croire que nous sommes immortels, que nous ne mourrons pas et finalement que la vie a un sens. Les poètes s’en réfèrent à notre âme, si elle existe, à ce chant transcendantal, ce chant qui va au-delà de la réalité. J’adore lorsque les poètes chantent la souffrance : Federico Garcia Lorca qui apparait dans *La Tristesse du Samouraï*, Mallarmé et Rimbaud également, Maïakovski, Anna Akhmatova sont des poètes de la douleur, de la souffrance. Ce ne sont pas des poètes bucoliques, des poètes de cour mais bien des chantres de la souffrance et par conséquent, de la vie humaine.

Au cours des années, j’ai appris autre chose : c’est que la première règle d’or lorsqu’on veut écrire, c’est qu’il n’existe aucune règle d’or. Seuls existent le travail, la modestie et la passion. Le monde pèche par impatience et l’écriture n’échappe pas à cette tentation. Il faut publier rapidement, il faut publier au moins un livre par an, et pourtant, le bon écrivain n’est pas celui qui écrit beaucoup comme le bon lecteur n’est pas celui qui lit beaucoup. Il s’agit d’être capable d’absorber chacune des strates profondes que nous offre le texte, d’épuiser toutes les possibilités, de réfléchir au poids de chaque mot. Il est évident que je ne serais certainement pas l’écrivain que je suis, si je n’avais pas appris cela de Camus, de Steinbeck, de Zweig, d’Hermann Hesse, de Scott Fitzgerald, de Truman Capote et de tant d’autres.

Il convient en outre d’être téméraire, d’oser poser des questions que personne d’autre ne pose. Dans *toutes les vagues de l’océan*, je me suis posé une question vraiment dure : je me suis demandé à moi-même si j’aimais réellement mon père. Je suis sûr que je suis le seul dans cette salle qui s’est posé cette question un jour. Ce genre de questions suscite un trouble, nous inquiète, déstabilise profondément nos certitudes. Je crois que c’est le genre d’interrogations que doit affronter un écrivain, parce qu’en cherchant une réponse universelle à la question : le sang et la famille induisent-ils une obligation d’amour ?, on favorise la création d’un récit au-delà de l’anecdotique, au-delà de l’esthétique pour établir un lien avec le lecteur.

Cette vocation à l’universalité m’accompagne en permanence. J’ai toujours eu pour ambition d’écrire un roman de longue haleine comme *Docteur Jivago* de Pasternak, et démontrer ainsi au monde à quel point j’écris bien, montrer ma grande maîtrise de la langue mais peu à peu, je me suis rendu compte que la dimension universelle est dans les émotions, dans la simplicité de l’écriture, dans un parcours limpide et un horizon diaphane. Une fois abandonnées ces prétentions, l’intelligence émotionnelle s’empare de l’écrivain et se transmet au texte et c’est alors, et seulement alors, que le livre dépasse le propos de l’écrivain pour sonder les expériences du lecteur lui-même. Lorsque nous lisons un livre qui ne se contente pas de nous éblouir esthétiquement, ni même seulement de nous divertir mais qui nous remue, nous oublions que nous sommes en train de lire une fiction. Cette histoire devient une extrapolation de nous-mêmes, de notre enfance, de nos fantasmes, de nos désirs et de nos peurs. La plus grande vertu d’un écrivain et la plus difficile à cultiver, c’est l’intelligence émotionnelle, cette somme d’aptitudes qui nous permet l’empathie et la gestion des émotions. C’est l’équilibre entre la raison et la passion, entre la macro et la micro-réalité, entre le moi et l’autre.

Je vais terminer avec une sorte d’exhortation à votre adresse. Tout au long de ces conférences, j’ai essayé de vous transmettre mon amour inconditionnel de la littérature, en tant que lecteur et en tant qu’écrivain, j’espère avoir réussi, du moins en partie. Je crois résolument en la culture dans son sens le plus noble, comme mécanisme de changement du paradigme humain, je crois qu’à travers la lecture nous pouvons construire une réalité qui aujourd’hui nous paraît utopique, une société plus juste, dans le sens littéral du mot, capable de dialoguer, de dépasser les barrières linguistiques, les différences culturelles, de dépasser notre passé historique, pour construire une véritable république des lettres. Pourvu qu’arrive ce jour où l’Europe devienne une réalité où chaque européen puisse se reconnaitre. Pour que cela soit possible, vous et moi avons une responsabilité majeure, c’est celle de sortir d’entre nos murs, faire que tout ce qui s’est dit ici, tout ce qui s’est entendu, tous les motifs d’accord et de désaccord sortent de ce lieu et cherchent leur raison d’être dans les rues, dans les quartiers, sur les marchés. Une culture élitiste n’alimente qu’une élite mais n’aura jamais le pouvoir de transformation auquel nous aspirons si nous ne la dotons pas de générosité. Partagez sans préjugé votre savoir, puissiez-vous convaincre le monde que tout n’est pas perdu, chacun de nous peut être une goutte parmi un million de gouttes, soyez généreux avec votre savoir, faites en sorte de le diffuser.

Je veux finir en remerciant l’Université de Strasbourg, pour cette merveilleuse expérience, merci aussi à la BNU de nous avoir offert son espace et ses moyens techniques et merci aux étudiants qui ont participé aux différents ateliers d’écriture. Et je veux tout particulièrement exprimer ma gratitude aux professeurs Thomas Mohnike et Pascal Maillard pour leur générosité et leur volonté de mener à bien ce projet. « Écrire l’Europe » est une initiative magnifique du point de vue du partage intellectuel, littéraire, mais surtout, dans ce projet, convergent les valeurs dans lesquelles je crois : la littérature comme pont, le langage au-delà des langues, l’intelligence au service de l’émotion. Vous m’avez facilité la tâche et vous m’avez offert de bons moments dont je me souviendrai toujours.

Finalement, je veux dire merci à vous tous qui m’écoutez, à vous qui m’avez accompagné depuis le début de ces conférences, à vous qui avez supporté stoïquement mon accent en français. Merci d’avoir accepté cette complicité, d’avoir fait ensemble l’effort de traquer les contenus en dépassant les structures formelles de la communication. J’espère vous avoir fait vivre des moments intéressants. Grâce à vous, j’ai pu formuler des idées qui flottaient dans ma tête depuis longtemps, sur la littérature, sur le rôle de la culture et sur mon propre rôle en tant qu’écrivain. Je vous suis reconnaissant pour cet ultime effort, assister à ma dernière conférence dans ma langue maternelle, le castillan. Je crois que vous comprendrez pourquoi c’est cette conférence que j’ai choisie pour parler dans ma langue. Il y a des choses que l’on ne peut transmettre qu’avec la voix qui nous relie à notre enfance, à nos premiers souvenirs.

J’espère que nous nous reverrons, j’espère aussi que nous allons pouvoir échanger nos impressions, dans n’importe quelle langue, parce que les hommes et les femmes de bien trouvent toujours une façon pour communiquer.

*Un abrazo* à tous et *Hasta siempre.*